Réservé aux abonnés

« Nous ne faisions pas de différence entre la nuit et le jour » : André Paul Guitat, le dernier des déportés de Lot-et-Garonne

Lecture 2 min

Accueil • Culture • Histoire



À 97 ans, André Paul Guitat feint la désinvolture pour évoquer l'enfer des camps. © Crédit photo : B. S.

Par Bastien Souperbie
Publié le 16/04/2025 à 7h00.
Mis à jour le 16/04/2025 à 15h23.

André Paul Guitat avait 15 ans quand il a été déporté dans le camp de Neuengamme, puis dans celui de Bergen-Belsen. À sa libération, il pesait 29 kilos

« Peut-on décrire l'indicible ? », s'est interrogé André Paul Guitat, le dernier déporté en vie de Lot-et-Garonne, en incipit de son autobiographie publiée il y a dix ans.

À bientôt 97 ans, l'ancien maquisard reçoit dans sa maison de Nérac. Il veut bien raconter l'indicible qu'il camoufle derrière une désinvolture feinte. Sans trop s'appesantir. Ce n'est pas la mémoire qui lui manque, mais peut-être l'envie d'y revenir. Dans les camps. Il y consent tout de même.

L'horreur du régime concentrationnaire et génocidaire des nazis apparaît dans son récit. André Paul Guitat tient là une promesse, faite aux anciens qui l'ont protégé au camp de Neuengamme. Ceux qui se savaient condamnés à l'aune de leur âge et qui se sont sacrifiés pour offrir au jeune maquisard, à peine 15 ans en 1943, les quelques légumes contenus dans la soupe claire que servaient leurs bourreaux. « Tu dois manger pour pouvoir raconter plus tard ce qu'on a vécu ici », lui ont-ils demandé. C'était il y a plus de quatre-vingts ans. Voyage dans le temps. Voyage au bout de l'enfer.

André Paul Guitat a pris le maquis au lendemain de l'invasion par les Allemands de la zone non occupée. La maison qu'il partage avec sa famille est sur la ligne de démarcation, dans la région de Chalon-sur-Saône. Une région qu'il a gagnée pendant la débâcle, dans la cohorte des convois de civils fuyant vers le sud, sous les balles et les bombes des avions de la Luftwaffe. En Bourgogne, André Paul et son père Paul, un ancien de 14-18, nouent des liens avec la Résistance.

André Paul porte des messages dans le faux cadre de son vélo au service des passeurs. Puis en 1943, l'adolescent natif de Seine-et-Marne devient l'estafette d'un chef de la Résistance dans la région, un certain « Maurice ». André Paul et ce dernier sont arrêtés en novembre 1943 après être tombés dans un piège de la Gestapo. Torturé et jeté en prison, il est déplacé vers le camp de Compiègne, avant d'être déporté vers Hambourg et le camp de Neuengamme.

Un « môme » brûlé au fer rouge

Ils sont 110 dans le wagon à bestiaux qui les conduit vers l'Allemagne. Vingt et un n'y arriveront pas vivants. Le voyage infernal, dans une atmosphère viciée et irrespirable – une cuve de 200 litres figure dans le wagon en guise de latrines – est rythmé par les bombardements des alliés qui visent les trains pour y neutraliser les troupes qu'ils transportent. Le jeune maquisard arrive au camp à la veille du débarquement des Américains en Normandie. Affamé et épuisé comme ses camarades déportés, André Paul Guitat pèse environ 71 kilos. Le 15 avril 1945, quand les Britanniques le libèrent, il en pèse 29. « J'étais môme et donc j'étais un peu couvé par les copains », assure-t-il, quatre-vingts ans plus tard. Le « môme » ne sera pas « couvé » par les Allemands. Les mauvais traitements sont légion. À coups de trique, à coups de fouet. Livré aux chiens des SS. Brûlé au fer rouge.

> *C’est dans les charniers qu’il découvre le corps de femmes. « Je n’en avais jamais vu jusque-là. »*

« Nous ne faisions pas de différence entre la nuit et le jour », dit-il encore. Il dort à peine trois heures au quotidien. À la sous-alimentation, se superposent la dysenterie, la tuberculose et le typhus, ou encore la vermine qui prospère sous la tenue rayée du déporté hâve et décharné. Le travail forcé pour dégager les décombres, creuser des tranchées et déterrer les bombes, ainsi que les longues marches, composent ce quotidien qui s’ouvre sur des appels interminables, debout, pieds nus, dans le froid et la boue. Dans une odeur pestilentielle. « Celle des cadavres et des latrines à ciel ouvert. »

Le sillon

Au camp, André Paul retrouve son père, qui a été arrêté et déporté avant lui. Les retrouvailles durent une vingtaine de minutes. Ils ne se reverront plus. Paul est envoyé au camp de la mort de Bergen-Belsen en Basse-Saxe. Il y meurt. Son corps est jeté dans une fosse commune. Son fils est expédié à son tour à Bergen-Belsen. Vision cauchemardesque. Le camp est surpeuplé. Les baraquements sont entourés par des monticules de cadavres. Les prisonniers épuisés marchent à quatre pattes. Le jeune homme est employé à empiler les corps sans vie, dont les têtes inertes finissent par tracer toujours le même sillon dans le sol. C’est dans les charniers qu’il découvre le corps de femmes. « Je n’en avais jamais vu jusque-là. »

La mort est partout. « Il y avait des pendaisons quotidiennes. C’était pour un oui ou un non. Un salut mal exécuté et un morceau de betterave de trop. Je me souviens des langues des pendus. On était des mômes insouciants ; alors, on finissait par en rire », assure-t-il sans convaincre. « J’en ai fait longtemps des cauchemars », finit-il par lâcher. Plus de 50 000 personnes ont péri à Bergen-Belsen. Plus de 3 millions dans l’ensemble des camps nazis.